Dernière mission

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que son trajet inter-spacio-temporel l'avait déposée dans un module étrange. Et habité. Si, une heure avant, elle s'y était matérialisée alors qu'il était en phase d'immobilité, depuis, le module s'était mis en branle.

La vitesse augmentait peu à peu dans un vacarme assourdissant. Quand le train croisa un autre convoi, la Vénusienne sortit de sa torpeur et chercha un détail qui puisse la renseigner sur l'époque et le lieu dans laquelle elle venait d'échouer. Etalé droit devant elle, un journal tenu par des mains aux phalanges déformées l'informa sur la date : ***23 décembre 1953***.

Derrière la vitre emperlée, plongés dans leur sommeil hivernal, les arbres défilaient, aussi insensibles au passage bruyant du train qu'à celui des années, lesquelles n'étaient que des poussières de Temps pour la Vénusienne qui ne voyait nul détail signifiant dans ces successions de prés serrés dans leurs haies que la vitesse et la pluie estompaient. Vers quelle destination le train roulait-il ?

Une page se tourna et le nom du journal, ***OUEST-FRANCE***, lui apporta en partie la réponse : elle était dans l'ouest de ce pays nommé *France* qu'elle continuait d'explorer. Devant ses pieds, un labrador poussif se leva mais se recoucha aussitôt sous l'injonction de son maître qui, en baissant le journal, dévoila une figure rougeaude et un pull à col roulé. « Sale temps, dit-il, un vrai temps de chien ! » La Vénusienne répondit par un sourire poli sans comprendre l'expression. Les chiens aiment-ils la pluie ? Elle remit la question à plus tard. Son regard balaya le reste du compartiment. C'était le moment de prendre des notes sur ces passagers du vingtième siècle. Elle mit en marche ses *infra-écouteurs* pour percevoir les pensées profondes de chacun.

Le vieux rangea son journal. Accusant les années, il était affligé d'une bedaine proéminente. Clignant des yeux derrière ses verres épais, il se mit à dévisager celle qui l'avait étonné en entrant dans le compartiment ; la créature y était assoupie sur la banquette. L'extravagance de son accoutrement, son maquillage et son crâne presque rasé lui tirèrent une grimace. La Vénusienne s'en rendit compte et pensa qu'on avait dû faire une erreur de décennies dans le choix de sa tenue au moment de sa matérialisation. Cependant, l'homme était retourné à sa préoccupation principale. Sachant ses années comptées, il préférait se réfugier dans le temps présent pour en jouir intensément, et par tous les sens. Voir un beau paysage, sentir sur son épaule la

tête endormie de son épouse et humer son parfum, *Soir de Paris*, avoir contre sa jambe son chien fidèle, écouter un concerto de Mozart, et surtout, savoir qu'on est encore en vie…

La dame se réveilla soudain. Le labrador s'était déplacé sur l'un de ses pieds. L'animal gémit, étonné d'être dans cette maison sur roues. Dans sa tête, tout se bousculait. Qui faisait ce bruit lancinant ? Où allait-il ? Quand mangera-t-il ? Et où se soulager ?

De ses doigts maigres, la dame remit de l'ordre dans sa mise en plis aux reflets lilas puis lissa avec application les plis de sa jupe. Elle se leva pour attraper son sac dans le porte-bagages au-dessus d'elle. Bras trop courts. Pour ne pas déranger le mari, elle chercha de l'aide, fit signe au grand blond qui passait dans le couloir. Celui-là haussa les épaules et laissa tomber : « Pas l'temps, mémé, ça urge !

- De mon temps, les hommes étaient plus courtois », marmonna-t-elle.

Vexée, elle se rassit. Le *de mon temps* la ramena à des images du passé : leurs deux enfants, leurs métiers, la maison, le bateau. Son regard inquiet glissa en direction du mari presque chauve. « Combien de temps restera-t-il à mes côtés ? »

La Vénusienne aurait pu aider la dame à descendre son sac, mais elle hésitait à communiquer avec les Terriens, méfiante de leurs questions, de leurs réactions. Sa mission à travers le temps et l'espace lui avait apporté moult surprises. Elle poussa un soupir, chose incongrue car elle n'était pas programmée pour cela : dans son statut, Yo la Vénusienne devait être toujours forte et ne jamais s'apitoyer sur son sort. Le courage en tout lieu ! Pourtant, tant de siècles parcourus et tant de découvertes l'avaient un peu usée, le temps imparti à son voyage d'exploration étant presque tout croqué, il lui faudrait bientôt revenir à la Base, dans le grand fracas de sa course *spacio-inter-temporelle*. Le pire était que Yo serait sûrement remplacée par une exploratrice plus jeune, ce qui la relèguerait à des travaux subalternes sans intérêt.

Négligeant les regards curieux, elle décroisa les jambes et se mit debout. La tête lui tournait : elle n'avait pas pris de *carburiture* depuis deux jours, son distributeur était resté coincé dans l'antépénultième excursion terrienne. Pour ne pas tomber, elle se retint au chambranle de la porte. Marcher lui relancerait peut-être quelque énergie. Elle quitta ses premiers passagers et arpenta le couloir. A l'autre extrémité apparut un contrôleur. A éviter. Elle s'engouffra dans le second compartiment, occupé par deux hommes d'un côté et une jeune femme rousse de l'autre. Yo se laissa choir la banquette. Son postérieur rencontra avec rudesse le mince rembourrage sous la molesquine rouge.

Son intrusion fit se tourner les visages. Le quadragénaire appuyé contre la vitre la dévisagea sans gêne. Yo détourna la tête devant ce regard insistant. L'homme reporta son attention sur la jeune rousse qui s'était déplacée à l'arrivée de Yo en regroupant ses dossiers étalés. La Vénusienne eut le temps de lire : *Être une femme au siècle des Lumières*. Quel siècle, celui-là ! Yo l'avait arpenté et vu certaines de ces dames : des douées, d'autres rouées ou opiniâtres, dont la plaisante Emilie du Châtelet férue de mathématiques. Qu'en était-il de la situation des femmes en ce vingtième siècle où elle venait de débarquer ? Les hommes affichaient-ils encore leur supériorité masculine ?

Yo examina de biais le mâle près de la fenêtre. Cheveux bruns bien peignés, peau lisse, bouche bien dessinée, nez droit et yeux pers, il avait tout du play-boy. D'après son costume-cravate, ses chaussures et sa mallette de cuir, quel métier avait-il ? Yo sonda par télépathie les pensées du bellâtre. Mais lui ne pensait pas du tout au travail mais plutôt à la façon d'aborder l'étudiante au pull bien rempli. Peut-être s'imaginait-il déjà avec la donzelle. Son attention passa des rondeurs du pull vert à la jupe bleu marine, aux jambes gainées de bas. Il espérait qu'elle ne portât pas ces impossibles collants. En imagination, il remonta aux sous-vêtements. Les mains moites et le ventre crispé, il pensait aux caresses précises. La Vénusienne toussa, ce qui ramena le monsieur à la réalité. Une feuille du dossier de l'étudiante glissa au sol. Le séducteur se précipita pour la ramasser, il eut le temps de lire un nom et s'écria : « Bella ! C'est votre prénom ?

-C'est cela, oui. Merci. » Réponse brève, sans un regard : l'étudiante esquiva tout net toute conversation. Une seule chose la préoccupait : terminer son mémoire, le rendre attrayant, bien construit et riche en informations. Attrayant mais sérieux : pas question de s'amuser à tricoter les mots et à jouer avec les sonorités comme elle faisait parfois dans ses élucubrations poétiques. « Au Commencement était la Majuscule ; à la fin sera le Point », pensa-t-elle en ironisant sur l'ensemble de son travail. Il lui restait deux mois pour mettre un point final à cette foutue thèse.

Le train avait pris de la vitesse. Accélération du bruit mécanique. On passa sur un viaduc. A perte de vue, un large et profond aber s'enlisait. Le manque d'eau scotchait les bateaux, alignés en dessinant de longs pointillés blancs. Les passagers y jetèrent un regard sauf le deuxième homme, celui assis devant Yo.

Depuis un bon moment, Il martelait le siège d'un doigt, au même rythme que le train. Yo vit qu'il relevait le doigt à intervalles réguliers, comme cherchant une nouvelle

mesure. Un murmure quasi inaudible se mariait au ronronnement du train : l'homme chantait pour lui-même, ses lèvres charnues découvrant des dents mal rangées. Elle détailla son visage : nez banal et mâchoire chevaline. Il semblait perdu dans une contemplation intérieure. Les mots affluaient *: une valse à trois temps, une valse à vingt ans, une valse à cent ans, une valse à mille temps…,* oui, c'est cela *: une valse a mis le temps…* Son regard vibra de ses trouvailles, puis s'assombrit : cette chanson-là serait-elle acceptée ? Quand la galère dans laquelle il ramait le débarquerait-elle sur le rivage du succès ?

Un bruit vint du couloir. Le contrôleur ! Mouvement général pour récupérer les billets. La Vénusienne ne possédait ni billet ni argent local. Il lui fallait ruser.

Dans le compartiment voisin, le bonhomme à la pointeuse tournait le dos, c'était le moment. Yo eut le temps de se précipiter à l'autre bout du wagon et d'y trouver la porte des toilettes. Elle poussa le loquet et attendit un moment, prisonnière de l'étroitesse des WC, dans le bruit de ferraille des roues sur les rails : dang-dang, dang-dang. Tout danger écarté, elle fila en amont, histoire de découvrir de nouvelles têtes.

Dans ce compartiment-là, il n'y avait qu'un voyageur : le grand blond au blouson de cuir, celui qui avait rabroué la « mémé ». Menton en galoche et frange hirsute, godillots terreux et chemise à carreaux rouges. Peut-être un forestier.

« Au moins celui-là ne cherchera pas à me parler, tant il est absorbé par le paysage », pensa Yo, en entrant dans le compartiment. Sans complexes, le géant blond avait calé ses brodequins sous la vitre. Bras croisés derrière la tête, il avait l'air de jouir du paysage. Pour lui qui en avait été privé pendant trente mois, toutes ces images étaient bien réelles cette fois. Sa cellule étaient un mauvais souvenir, pourtant elle l'avait marqué profondément. Deux ans et demi d'attente, c'est long quand on n'a que vingt-deux ans !

Comme son voisin, Yo se permit d'allonger ses jambes sur la banquette et s'absorba, elle aussi, dans les images qui défilaient au-delà de la vitre. Les arrière-plans passaient avec une lenteur gracieuse, ponctués de détails : vaches, bosquets, hameaux, routes et ponts, tandis qu'au premier plan, se télescopaient à toute vitesse poteaux, arbres et bâtiments. Le pouls de la Vénusienne baissa. Son attention aussi. Elle sombra sans s'en rendre compte dans un demi-sommeil. L'autre abandonna la contemplation du paysage et la regarda dormir, surpris. L'étrangeté de cette passagère en combinaison moulante ne le laissait pas de marbre. Il se leva et referma sans bruit la porte du compartiment.

Deux ans d'incarcération ne vous permettent pas d'en sortir indemne. Le contact avec l'autre sexe fait partie des besoins masculins que les revues à gros nénés ne peuvent qu'exacerber, et non les assouvir. L'abstinence forcée a ses limites. Pour ce taulard libéré, ce joli lot abandonné sur la banquette était un cadeau du ciel. Une envie furieuse lui brouilla les yeux et la conscience. Il s'approcha de sa proie. Une main sur sa bouche au cas où elle criât, une main sur son pantalon qu'il dégrafa, le forcené s'étendit sur le corps de la Vénusienne en ahanant bruyamment.

Yo essaya de se redresser, se débattit, mais la force herculéenne avec laquelle la grosse paluche s'était plaquée sur son visage lui fit perdre souffle ; comme une pieuvre, cette main collait sur sa peau. Le poids de l'homme et la douleur au bas-ventre finirent de l'anéantir. Elle ne pouvait plus lutter, elle manquait de *carburiture* depuis trop longtemps ; sa tête s'affaissa sur la molesquine rouge. L'ancien détenu en profita longuement.

Mais loin dans l'espace, la Base vénusienne avait perçu le danger et sonnait l'heure du rappel. Dans l'inconscience totale, Yo disparut dans le vide *spacio-inter-temporel*. En route pour son voyage retour ! De là-bas, on la sauvait d'un danger imminent en mettant fin à son bref séjour breton.

Au même moment, le train ralentissait, le film de chaque vitre aussi : les maisons passaient une à une et moins vite, puis les barrières, puis la gare enfin. Retour au décor urbain et arrêt du train dans le chahut chuintant des freins.

Le monsieur au complet soigné, attaché-case en main, fut le premier à descendre du wagon et à s'éloigner d'un pas pressé, suivi du musicien et du couple avec le chien. L'étudiante rousse descendit en dernier. Seul le taulard-forestier était resté.

Dans son compartiment, l'homme était tombé à genoux devant la banquette, perplexe et pris de tremblements. Son regard ahuri allait comme un métronome de la porte du compartiment à la vitre, de la vitre à la porte qu'il avait lui-même fermée. Il se demandait s'il n'avait pas rêvé : comment la fille avait-elle fait pour se volatiliser entre ses doigts, alors qu'il la tenait si bien ? De sa main droite, il voulut refermer son pantalon, mais ses doigts rencontrèrent une étrangeté de taille : le tissu béait sur un trou énorme, sur une plate absence. Horreur !

L'horreur fut bien pire encore quand il s'aperçut que tout au bout de l'autre bras, il lui manquait… la main.

Si Yo avait terminé son escapade bretonne, elle était repartie à la Base vénusienne avec de bien curieux échantillons !

Dernière mission : 5 pages ; 13 295 signes.